La Chapelle des Bernardines



LE MARCHÉ AU BOULEVARD DU MUSÉE.
CRAYON PAR GRÉSY
(Musée du Vieux-Marseille)

LA chapelle du lycée Thiers, un des traits dominants du panorama de Marseille, est comme le Panthéon de ce quartier latin, qui s'élève aux flancs de la colline de la Plaine. A la descente de la rue des Trois-Mages, la masse dominatrice du dôme émerge vigoureusement de la toison feuillue des vastes cours de platanes, écran d'arrêt à la fuite moutonnante des toits vers les rives du port. A la montée, rue de



L'ENTRÉE DU MUSÉE
AUX BERNARDINES
AQUARELLE de LAGIER 1846
(Musée du Vieux-Marseille)

l'Académie, par les beaux soirs d'hiver, le dôme qui barre la route, tout embrasé des derniers feux du jour, fête avec magnificence les yeux des rêveurs qui passent.

Une façade baroque simplifiée, réduite à deux ordres d'architecture d'une saillie à peine indiquée et aux ailerons qui les soudent l'un à l'autre, s'ouvre sur un intérieur de plan très ramassé. Large vaisseau, communiquant avec ses chapelles latérales par 4 architraves aux colonnes jumelées, tendues latéralement comme des décors de théâtre ; grandiose transept, égal en dimension à la nef (16 mètres) et coiffé d'une coupole, surhaussée d'un tambour aérien d'où le jour se déverse à flots par huit larges baies : voilà toute la chapelle du lycée. Sanctuaire de couvent et dont l'architecture s'explique par la destination ; car, l'édifice ayant été construit pour les exercices de chœur de 40 Bernardines cloîtrées hors de la ville, la nef destinée à de rares fidèles devait y passer au second plan. Cadre élégant, mesuré et de proportions parfaites, encore tout imprégné de la mondanité conventuelle du XVIIIe siècle.



LA COUPOLE SURÉLEVÉE D'UN TAMBOUR AUX HUIT BAIES LUMINEUSES

malgré l'absence d'un délicieux mobilier rococo (1), qui dut si bien accompagner la flexibilité des lignes architecturales. Bref un intérieur tout de contraste avec la façade sévère, dressée comme un rappel à l'austérité cistercienne de l'ordre fondateur.

La chapelle a été construite à l'usage du couvent des Bernardines, dont la première pierre fut posée le 30 juin 1710, et le gros œuvre s'éleva entre 1713 et 1747. Cette année là on mit les sculpteurs à la tâche, et la dernière commande, celle du maître autel, est du 21 avril 1755. (1) Cisterciennes réformées par Saint-François de Sales et la mère de Ballon, les Bernardines de Rumilly (Haute-Savoie), établies d'abord à Toulon, essaimèrent de là sur Marseille en 1637 : elles y eurent deux monastères, l'un au Petit Puits, l'autre à Rive-Neuve. Le nouveau cou-

(1) Il en subsiste le maître autel à Saint-Cannat, et la chaire à l'Œuvre de la Jeunesse d'Aubagne.

(1) Elle fut passée au marbrier réputé Dominique Fossaty (1710-1792).

vent pour lequel elles s'apprêtaient à quitter la vieille ville, s'élèvera hors du rempart Est, dans un parc de 3 hectares, compris entre l'actuel boulevard Garibaldi, la Canebière, la rue Sénac et la Plaine : il fut occupé le 20 août 1751. Ces dames avaient vu grand : le principal corps du logis, allongé en plein Midi (147 m.), reste la plus longue façade de Marseille, celle de la Préfecture n'en comptant que 90. Et du cloître ombreux, qui le parcourt tout du long, il se dégage en perspective comme une idée d'infini.

Le mérite du plan doit être partagé entre Pierre-Paul Bruand, mort le 25 septembre 1743, et les deux successeurs par qui il fut modifié et exécuté, le père Grégoire, religieux du Tiers Ordre de Saint-François ou de Picpus, et Balthazard Dreveton. Ce dernier tira les bois de charpente des forêts de la Chartreuse de Val Saint-Marie près de Saint-Jean en Royans (Drôme). Il est connu de par sa collaboration au grand mouvement de l'expansion de l'art français en Espagne, où il devint l'architecte d'un prélat

LA NEF ET LE BAS COTÉ EST, AU COURS DU CENTENAIRE DE 1948



bâtisseur, à Cordoue. Quant aux travaux de sculpture, les comptes y indiquent la main de Verdiguier, le décorateur de la délicieuse façade de l'hôtel Daviel ou ancien Palais de justice. En 1763 Verdiguier devait quitter la direction de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille qu'il avait fondée en 1753 pour aller rejoindre à Cordoue l'ami Dreveton (1).

Le caveau des Bernardines se voit encore sous la chapelle du lycée, et la dernière inhumation y eut lieu le 27 février 1792. Le couvent séquestré devint le siège de l'Administration départementale, lorsque celle-ci eut été ramenée d'Aix à Marseille par des patriotes exaltés (23 Août 1792). Et de là ce nom de *département*, sous lequel de vieux Marseillais désignent encore les façades du lycée qui escaladent le boulevard. Mais le 7 février 1795, sur un décret de la Convention, l'Administration départementale avait dû réintégrer Aix. D'autre part, le 10 juin 1793, il y avait eu annonce d'enchères pour les travaux d'installation de la Gendarmerie nationale dans la partie des locaux avoisinant la chapelle. Créée le 6 novembre 1794, la *Commission temporaire des arts* du district, sous l'impulsion du premier bibliothécaire, C. F. Achard, se mit à rassembler aux Bernardines les éléments des grands instituts culturels en formation. Le projet confondait, sous le nom générique de Musée, outre un Musée proprement dit, un Museum, un Jardin Botanique et une Bibliothèque ; un Conservatoire, une Ecole de dessin, un Lycée de sciences et arts s'y greffaient, comme une bouture des trois anciennes Académies de musique, de peinture et des belles lettres. En prairial 1796 les Bernardines devenaient aussi le siège de l'*Administration du Centre*, une des trois mairies entre lesquelles venait d'être divisée Marseille.

Etabli d'abord à Aix, le siège de la Préfecture des Bouches-du-Rhône fut bientôt transféré à Marseille, à la demande du premier préfet Charles Delacroix (8 mars 1800). Cet homme de goût, ami des arts, mit tous ses soins à la réalisation d'un véritable musée distinct des autres établissements, où l'archéologie serait représentée par les tombeaux d'Arles et de Saint-Victor. Aux galeries de tableaux il affecta les deux plus vastes salles du couvent des Bernardines, gagnant de la hauteur en faisant sauter les plafonds du 1er étage. Grâce à lui Marseille fut mise sur la liste des 15 villes, appelées à se partager le lot des chefs d'œuvre ramenés de l'étranger dans les bagages des armées victorieuses. La restauration de ces toiles étant à la charge des communes, le Conseil municipal, en crise de lésinerie, aurait bien voulu n'en prendre que dix sur les trente et une affectées à Marseille, sans craindre d'éliminer un Pérugin, un Jules Romain, un Carache et un Bassano (9 octobre 1802). Delacroix lui force la main, et les tableaux arrivent. En plein triomphe, le préfet se heurte à un autre adversaire du Musée, celui-là jeune, dynamique, et taillé pour la lutte : c'est Cuvier, chargé à 33 ans par le gouvernement du 1er Consul d'une mission officielle pour la création de lycées sur tout le territoire de la République. Celui de Marseille est à recruter parmi les meilleurs maîtres et élèves des écoles secondaires des 3 départements des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-Maritimes (décembre 1802). Cuvier jette son dévolu sur les deux grandes galeries affectées au Musée ; il est soutenu par Fourcroy, le futur grand maître de l'Université, alors Directeur de l'instruction publique. Le lycée l'emporte sur le Musée. Pour trouver les dortoirs nécessaires aux 150 internes annoncés, Cuvier fait reconstruire les plafonds récemment démolis par ordre de Delacroix. Et le 4 août 1803 Thibaudeau, qui dans l'intervalle a succédé au pauvre Delacroix, inaugure le nouveau lycée.

Quant aux tableaux qu'*on ne pouvait jeter dans la rue..., on commença par les entasser pêle mêle, ce qui en détruisit beaucoup* ». Il fallait cependant créer un Musée. On pensa à la chapelle qui, après avoir servi de magasin, était devenue salle de concert et même de bal : « *Il faut donner congé à Terpsichore,* avoue Thibaudeau ; *mais les arts utiles doivent avoir la préférence* (15 avril 1804). Et le 9 septembre il inaugurait un Musée, où ne subsistaient que 99 des 132 toiles réunies avec tant d'amour par cet ancien préfet Delacroix, dont l'un de nos plus grands peintres français porte le nom.

En divisant la chapelle dans son élévation par un plancher, on put récupérer sous le ciel des voûtes et du dôme une salle haute, affectée à l'Ecole de Dessin, la future Ecole des Beaux-Arts. Cette disposition est indiquée dans l'état des lieux, établi le 7 octobre 1834, lors de la désemparation faite par le Domaine à la Ville de tout l'ensemble du lycée.

Le souvenir de la chapelle-musée a été fixé dans une curieuse toile du peintre Joseph Dauphin, massier de l'école, signée et datée 1844 et que l'on voit au musée du Vieux Marseille. Alors régnait dans ces voûtes depuis 35 ans le peintre Augustin Aubert, moins connu comme artiste que comme maître de la brillante pléiade, qui devait participer à la révolution toute prochaine de l'art français, sous l'impulsion d'Emile Loubon, son successeur (1845). C'est donc le ciel éblouissant du dôme des Bernardines qui fut le berceau de l'école provençale ; c'est sous le foyer lumineux de cette coupole, ajourée de huit larges baies, que, dans un jour étincelant,

(1) Les deux amis se brouillèrent bientôt à mort : voir les lettres de Verdiguier à l'Académie, publiées par Parrocel. Verdiguier, arrivé à Cordoue en juin 1763, y trouva Dreveton installé depuis un certain temps. Alors que Dreveton paraît être rentré à Marseille après 1777, Verdiguier se fixa à Cordoue, s'y remaria et n'y mourut que le 29 septembre 1796.

ces premiers peintres sincères de la lumière provençale apprirent leur métier, ceux là même que le Centenaire de 1848 a ramenés provisoirement à leur vieil atelier.

La chapelle-musée durait depuis 65 ans, et maints projets de musées morts-nés avaient été enterrés, lorsqu'en 1869 les collections furent enfin transférées au Palais Longchamp. En 1874 l'Ecole de dessin, devenue École des Beaux-Arts sous la direction de Magaud, évacuait à son tour la chapelle pour être transférée à la nouvelle Bibliothèque. Une fois restituée par les architectes Riboulet et Diouloufet, la chapelle put être rendue au culte, lors d'une cérémonie que présida le fameux père Didon (28 mars 1875).

Désaffectée depuis 1937, la chapelle du lycée paraît destinée à suppléer cette Maison des arts et des lettres qui manque à Marseille. Louées soient les blanches Bernardines qui, il y a juste deux siècles, eurent la sage prévoyance d'immobiliser le capital de leurs quarante dot (800.000 livres) dans cette immense bâtisse ! Suivant la tradition cistercienne, et comme au temps des illustres Trois sœurs provençales, Sylvacane, Sénanque et le Thoronet, ces filles de Saint-Bernard virent grand et surent édifier pour l'avenir.

J. BILLIOUD

DOCUMENTS D'ARCHIVES

ARCHIVES DES BOUCHES-DU-RHONE :

Sénéchaussée : Inventaire après décès de Pierre-Paul Bruan, 25 septembre 1743.

Notaires : Etude Robert Laugier : quittance de Jean-Louis Dreveton, frère de l'architecte, pour 18.937 livres, montant de l'achat des bois de construction, à la chartreuse de Val Sainte-Marie, 15 juin 1747.

Bernardines : 65 H 18 et 19, comptes : 65 H 34 le 9 décembre 1743.

ARCHIVES COMMUNALES :

GG 112 (Bernardines) ; 86 M 1 (lycée), 99 M 2 (musée).— Plans en portefeuille n° 37. Affiches 13 D 12, 13 et 14.

BIBLIOGRAPHIE

BELSUNCE. — Antiquité de l'église de Marseille, tome III.— Marseille 1751, p. 367 et 389 (Installation des Bernardines à Marseille).

GROSSON. — Almanach historique de Marseille pour l'année 1786. — Marseille 1786, p. 182 (il y est question de l'architecte Bruan père, constructeur de l'hôtel de Grignan).

CHARDON. — Almanach historique de Marseille pour l'an XII (1803-1804). — Marseille, 1804, p. 232.

BOUILLON LANDAIS. — Nomenclature des objets d'art composant le musée de Marseille suivi d'un essai historique sur ce musée. — Marseille, 1875.

SAUREL. — Dictionnaire des Bouches-du-Rhône, tome I. — Marseille, 1877, p. 34.

VERANY. — Les Augustins Réformés et l'église Saint-Vincent-de-Paul. — Marseille, 1885, p. 255 et 256 note 1. (Sur l'ancien mobilier de la chapelle).

PARROCEL. — Les Beaux-Arts en Provence dans : *Réunions des Sociétés des Beaux-Arts des départements,* 1889, p. 980 (concession de tableaux par l'Etat au musée).

PARROCEL. — Histoire documentaire de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille, tome I. — Marseille, 1889, p. 97, 102, 106, 109, 111, 117 (L'œuvre de Dreveton).

BERENGIER (dom Th.). — Souvenirs inédits sur la vie de Mgr de Belsunce. — Marseille, 1892, p. 53 (La réforme et la fusion des Bernardines).

DELMAS. — Histoire du Lycée de Marseille. — Marseille, 1898, p. 17.

CASTE (Louis). — Des Bernardines au Lycée dans : *Mémoires Institut historique de Provence,* tome IX, 1932, p. 159 et 173 (La mission de Cuvier).

RICHEMOND. — La chapelle du lycée dans *Petit Marseillais* 22 juin 1937 (La fermeture).

